

Psaumes nuit et jour

Extraits

Paul Beauchamp sj

1 - LA RESSEMBLANCE DU PECHE

2 - LE SYSTEME DU MAL

3 - LES IMAGES DU SALUT

1 - LA RESSEMBLANCE DU PECHE

Il est facile de se représenter le bien accusant le mal, le mal accusant le bien. Il est spontané de penser que le juste et le pécheur s'accusent réciproquement. Il est encore plus courant d'entretenir l'image d'un Dieu qui accuse l'homme.

Au lieu que le bien et le mal s'accusent réciproquement, c'est plutôt d'accuser qui est un mal. Avoir la bouche sèche à force d'accuser, cela ne convient pas au bien. Cela ne lui va pas. Il est inévitable, sans doute, qu'il passe par là et l'Écriture ne manque pas de réquisitoires dans la bouche des prophètes, des psalmistes, de Jésus. Mais ce n'est pas la place vraie du bien, sa place finale.

Par contre, la place de l'accusateur, finalement, serait plutôt faite pour être occupée par le mal. Je dis « finalement », puisque c'est dans l'Apocalypse, à la fin de la Bible, que nous lisons : *On a jeté bas l'Accusateur de nos frères, celui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu. Ap 12,10*

La place de l'accusateur revient (finalement) au mal, parce que c'est (finalement) la place du perdant et c'est pourquoi il est très dangereux d'accuser. L'accusateur révèle très vite sa propre faute. Sans doute, il est parfois mieux d'accuser que de se taire, surtout quand il nous est fait la grâce de nous mettre dans une vraie colère, qui nettoie l'atmosphère et s'oublie ensuite. Mais choisir par pente naturelle la place de l'accusateur, c'est choisir d'aller dans le piège tendu au mauvais pour sa perte. Et ceci ressort clairement de la lecture des Psaumes.

Le mensonge est un péché qui joue sur l'apparence : il sépare l'apparence de la réalité. Il se sert de la Loi pour le mal : Satan donne à sa volonté de mort l'apparence d'une justice de Loi. Ainsi font ceux qui marchent avec Satan. Satan exhibe l'apparence extérieure, la visibilité du bien. Ainsi fait le serviteur de Satan. Satan tombera dans son propre piège et Dieu donnera à la sainteté du corps de Jésus l'apparence de l'injustice, puisque ce corps saint sera pareil à celui d'un homme exhibé mort pour son injustice, comme un pécheur sur le gibet, lieu de « justice » qui fascine les hommes parce que le péché et la défaite corporelle s'y rejoignent. Lieu de rendez-vous que les Psaumes désignent si clairement. Apparence pour apparence. Apparence de justice chez Satan. Apparence du contraire chez le condamné Jésus. Car Dieu fait paraître son fils...*à la ressemblance de la chair de péché. Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a, pour nous, identifié au péché, afin que, par lui, nous devenions justice de Dieu. (Rm 8,3 et 2 Co 5,21)*

On ne comprend cet enseignement de Paul que si l'on relit toute la symétrie : Satan à la place de l'accusateur, Dieu à la place de l'accusé. Satan à la place de la justice, puisqu'il pervertit la Loi qui est bonne, juste et sainte, et Dieu à la place du péché, puisque envoyant son Fils, il l'a identifié au péché. Mais — apparence contre apparence — il s'agit moins de comprendre que de voir. Voir en Jésus celui qui ressemble à un malade accusé, à un pécheur puni. Pourquoi et comment est-ce la vue qui sauve? L'évangéliste Jean se rappelle les jours du désert où des serpents mordaient le peuple (Jn 3,14). Moïse éleva alors un serpent sur un poteau : celui qui regardait la cause de la mort rendue visible était guéri. Pour nous qui sommes malades des apparences, des mensonges de justice, des images fausses de Dieu, d'une sainteté ou d'une charité imaginaire, voir mourir et s'éteindre toutes ces visibilités sur la croix du Christ, c'est ce qui nous guérit, et nous rend la vue bonne.

Si les apparences du mal, sur la croix, nous sauvent, c'est parce que les apparences du bien nous perdaient.

2 - LE SYSTEME DU MAL

Un bon diagnostic du mal est déjà une libération. Un grand pas est fait quand la description du mal porte sur l'endroit atteint et oblige le mal à sortir de sa cachette. Or, nous trouvons, dans les Psaumes, non seulement cette simplicité de la précision, mais une forme imagée qui met les grandes vérités à portée de la main. Tout en obligeant à chercher le secret des images.

L'espoir naît : quand le mal est découvert, c'est déjà le bien qui est annoncé, puisqu'il est son contraire.

Le mal est la mort personnifiée. Je ne veux pas dire que le mal est dans le fait de mourir, ni essentiellement dans ce qui provoque la mort, mais dans ce qui la veut. Il est dans une volonté qui travaille pour la victoire de la mort. Parce qu'elle est la plus forte, le mal travaille pour elle. L'enseignement de saint Paul nous a appris que le mal se nourrit du bien. Donc, il ne suffit pas de vouloir le bien. Si on le désire mal, on peut tuer le bien. Il ne suffit pas de vouloir du bien à quelqu'un : si on le veut mal, on peut donner la mort.

S'il y a un mystère du mal, il est dans le fait que la mort peut séduire. Je ne parle pas des actes monstrueux, mais de tout péché qui mérite ce nom, car le péché est, dans sa racine, un choix pour la mort.

Il faut savoir que la mort, non seulement peut, mais veut se faire passer pour vie. Une des manières dont le Christ nous rachète, c'est en obligeant le mal à se dévoiler. Et que voit-on? Des hommes considérés comme justes et religieux faire alliance avec Hérode et avec le tribunal des Romains : *Ils s'accordent pour m'ôter la vie (Ps 31,14; cf. Ac 4,25-27)*. La Loi, « sainte », « spirituelle », « bonne » (dit saint Paul : Rm 7,12.14.16), c'est elle qu'on oppose à la sainteté du Christ : *Nous avons une Loi et selon cette Loi, il doit mourir (Jn 19,7)*. Les Psaumes nous aident à déceler, derrière le projet de la mort du Christ, les armes du mal, telles qu'elles fonctionnaient avant le Christ et fonctionnent après lui. L'hypocrisie, le détournement du bien, le mensonge, sont les grandes armes du péché et de la mort : cette leçon inscrite dans l'Évangile est, au contraire, gommée chaque fois que nous disons : « Voilà bien la manière des Pharisiens... » Non, c'est la manière du mal qui veut toujours avaler le bien, aujourd'hui comme hier.

Beaucoup de choses découlent de là. D'abord, la nécessité de reconnaître notre péché, comme premier pas pour sortir de l'hypocrisie : nous avons commis le péché dans les ténèbres et nous le confessons dans la lumière. Puis, avec l'aide de la Sagesse accordée par Dieu selon nos demandes et nos besoins, apprendre les signes du péché. Il y a, c'est vrai, un péché insolent qui ne se cache pas. Il est menteur quand même. Il y en a un autre qu'il faut démasquer. A quels signes? Quand le bien ressemble à un marteau qui hébète, à une bouche qui avale, à un filet qui paralyse, ce n'est pas le bien, c'est le mal. Quand les moyens que prend le bien ressemblent à un piège, c'est le mal qui agit. Quand le bien emprisonne, il n'est pas le bien. Qu'il s'agisse de choses visibles, de vertus ou de spiritualité, le bien qui colle aux doigts n'est pas le bien.

Les Psaumes devraient nous réveiller en nous obligeant à voir comment le mal nous attaque. Le pire mal est de ne pas le voir.

3 - LES IMAGES DU SALUT

Le mal emprisonne, le bien libère. On appelle salut cette libération.

Il existe plusieurs manières d'exprimer la délivrance, le salut. Une des plus courantes dans les Psaumes est le verbe « libérer » ou, beaucoup plus littéralement, arracher, retirer de force. Le mot (en hébreu hatsîl) revient plus de quarante fois dans le recueil. Il a généralement Dieu pour sujet. Cette fréquence est très logique : mal, mort, prison étant des équivalences, on s'attend à ce que le bien soit la liberté.

Le salut ainsi compris suppose, en effet, que le mal est, sans comparaison possible, plus fort que nous. Les ennemis du psalmiste sont toujours représentés comme, à la fois, beaucoup plus nombreux et beaucoup plus puissants que lui. Sinon, celui qui crie vers Dieu perdrait un temps utile, qu'il occuperait mieux à donner des coups. Mais la première formule biblique du salut peut s'écrire : le mal est plus fort que l'homme; Dieu est plus fort que le mal.

Dans ces conditions, l'espoir du Suppliant est plus souvent d'être « arraché » au mal que d'être vainqueur et dominateur à son tour : *Je suis sauvé de tous mes ennemis. (ps 18,4)*

Nous pouvons être, par moments, déconcertés de ce que le salut soit ainsi reçu passivement : les images d'une libération accordée du dehors ont causé, entre les chrétiens, bien des malentendus, voire de violents débats, embrouillés, ou même dramatiques. Ceci appelle quelques remarques.

Il est significatif, d'abord, que les mêmes hommes que la Bible fait parler ainsi se soient servis de leurs armes, et je ne crois pas que les deux attitudes se démentaient l'une l'autre. Les mêmes textes (par exemple le Psaume 18) décrivent la lutte active et le salut reçu. Le maintien parallèle de ces deux aspects est comme une garantie de vérité : nous ne recevons pas volontiers des leçons de confiance en Dieu de la part d'êtres qui auraient abandonné le contexte commun de la vie humaine et fui les combats que nous connaissons.

Ensuite, elle est bien humaine aussi, cette expérience : espérer d'être enfin rejoints par le porteur d'un remède que nous n'avons pas, d'une clé sans laquelle nous restons enfermés. Même ceux qui se battent le plus acceptent les cas où il n'y a rien à faire qu'appeler, espérer, attendre un renfort : *Le secours me viendra du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. (ps 121,2)*

Ceux qui ne veulent pas d'un salut, s'il est reçu d'ailleurs, oublient que cette expérience est non seulement humaine, mais belle. Il n'est pas humain du tout de croire qu'« être sauvé » diminue un homme. L'humanité au contraire s'est éduquée en apprenant qu'un homme ne pouvait rien tout seul contre certains maux. Même à ce niveau, nous recevons sans doute plus de « saluts » que nous n'en donnons et l'homme s'éduque en apprenant à dire merci.

En restant très près de la description et des images bibliques, on s'aperçoit qu'elles sont très cohérentes. Le mal absorbe comme un marais : on est avalé, on s'enfonce. Est-ce qu'on lutte contre un marais? Il faut en être arraché : le mot biblique est très juste. Mais on confond parfois la lutte contre de mauvaises habitudes avec le salut qui nous arrache au péché. Les premières sont peut-être réformables avec nos forces et celles d'autrui. Mais la zone du péché proprement dite — ce qui nous fait pécheurs —, c'est tout autre chose. Il faut n'être pas entré beaucoup dans le combat de la vie spirituelle pour croire que nos forces y suffisent. Le tragique, c'est que nous luttons contre le péché au moyen du péché. Nos armes contre le mal sont toutes trempées de mal. Aussi la comparaison

biblique de la fosse et du filet convient parfaitement : la victime s'enfonce et se lie précisément avec les mouvements qu'elle fait pour s'en sortir. Cette expérience est assez radicale : si c'est le pécheur qui lutte en nous contre le pécheur, comment deviendra-t-il juste? Mais si ce n'est pas le pécheur, qui d'autre cela peut-il être? C'est pourtant à ce niveau de la question qu'il devient possible de comprendre que le secours de Dieu n'est pas imaginaire ni compensatoire : il est le don, fait librement, de la liberté. On appelle foi l'attente, assurée par la promesse, que Dieu nous fera librement ce don de la liberté. Le suppliant s'adresse à la liberté de Dieu par son cri. Voilà des questions dont les docteurs ont longtemps débattu, et telle ment qu'on a fini par ne plus guère en parler et par laisser les chrétiens seuls avec une idée du salut qui pouvait paraître simple, mais qui était fautive parce qu'elle a dispensé de désirer une promesse, de se tourner vers le don de Dieu avec foi, espérance et charité. Pourtant, le salut, dans sa vérité, n'est pas d'abord annoncé dans les discours des savants. Il est d'abord inscrit dans les images bibliques, qui touchent un niveau très profond de la conscience de tout homme, quel qu'il soit.

Le mal est une glu, un piège, une fosse, un marécage. On ne se bat pas contre lui, on le fuit, on se met hors de ses prises. Cette règle est proclamée, inscrite en gros caractères au centre de l'histoire du salut, c'est-à-dire dans le récit de l'Exode, si riche d'images. Le mal est l'« envie » du Pharaon, la prison qui veut garder le peuple asservi, les eaux du Fleuve où le Pharaon veut qu'on jette les premiers-nés, les eaux de la mer des Roseaux qui menacent d'engloutir Israël. Pas un de ces traits auquel la prière des Psaumes ne convienne, soit dans la description du mal et de ses armes, soit dans la description du salut. Le peuple de Dieu ne fait pas la guerre à l'Égypte : il fuit ses prisons, et il ne peut rien contre la mer Rouge. S'il y entre, ce n'est pas par son propre choix. Du côté de l'homme, il s'agit d'une fuite. Du côté de Dieu, il s'agit d'un geste qui arrache au mal parce qu'il a entendu le cri du peuple (Ex 3,7; 6,5; Dt 26,7; Jos 24,7).

Le Christ nous a formulé cette loi, de ne pas résister au méchant (Mt 5,39). Elle doit s'interpréter avec intelligence, courage et, parce que c'est la loi du Christ, entière liberté. Mais elle est fondée sur le schéma des Psaumes et de tout l'Ancien Testament : le mal tue le méchant (Ps 34,22). Ce n'est donc pas le juste qui doit faire du mal aux méchants, les méchants sont victimes de leur propre péché : aux filets qu'ils ont tendus leurs pieds se sont pris. (ps 9,16)

Ainsi Jésus, poursuivi par ceux qui cherchent sa vie, passe au milieu d'eux, en attendant de passer au milieu de la mort. Il accomplit l'Exode. Le Pharaon qui voulait garder est gardé par la mer. Le Pharaon qui voulait précipiter dans l'eau est précipité lui-même. Israël, au contraire, passe. Du lieu central de l'Exode, la même vérité se lit dans la Passion et la Résurrection du Christ. La mort, qui d'habitude engloutit, a été engloutie (1 Co 15,54). Le Christ l'a laissée faire, dans une liberté qui anticipe sur sa résurrection.

Quand il nous appelle à « ne pas résister au méchant » ce n'est pas en vue d'une performance de la vertu de patience, c'est pour une participation au geste du salut, inscrit partout dans la Bible : le geste pascal.